

. 193 et 233) et dans  
 et 343); une femme  
 poitrine, des deux  
 1. Faut-il chercher  
 e nous l'avons pro-  
 qui montre le disque  
 it quelque vraisem-  
 e'est que cette image

Ä



323. — Figurine sarde.  
 Terre cuite.  
 Hauteur, 0<sup>m</sup>,19.  
 Musée Britannique.  
 Dessin de Wallet.



324. — Figurine sarde.  
 Terre cuite.  
 Hauteur, 0<sup>m</sup>,29.  
 Musée Britannique.  
 Dessin de Wallet.

Ä

Vêtue d'une longue robe et coiffée à l'égyptienne, la figure a, au premier abord, quelque chose de l'aspect d'une momie; elle fait songer aux figurines funéraires de l'Égypte, mais elle s'en distingue pourtant à deux traits caractéristiques : ici les bras, au lieu d'être repliés sur la poitrine, tombent le long des hanches; les pieds ne sont pas emprisonnés dans une gaine où se cache, en perdant sa forme, tout le bas du corps; ils dépassent le bord inférieur du vêtement. Comme celui des



325. — Figurine sarde.  
Terre cuite.  
Hauteur, 0<sup>m</sup>,21.  
Musée de Cagliari.  
Dessin de Wallet.

bras, le modelé en est ferme et juste; le visage, bien encadré, ne manque pas d'une certaine élégance. Cette figurine, où l'artiste s'est inspiré très librement d'un type oriental, est certainement un des meilleurs ouvrages que l'on puisse mettre au compte des céramistes phéniciens.

Ces statuettes trouvées dans les cimetières des colonies phéniciennes, en Sardaigne, ont-elles été apportées de la mère patrie ou fabriquées dans l'île même, par des artistes qui s'y étaient établis et y avaient ouvert leurs ateliers? Cette dernière hypothèse paraît de beaucoup la plus vraisemblable. On a sans doute commencé, en Sardaigne comme à Chypre, par se servir de moules apportés de Phénicie; puis on a fini par copier sur place, avec une certaine liberté, les modèles qui avaient été créés dans la mère patrie. Il y aurait lieu de chercher la confirmation de cette conjecture dans une comparaison minutieuse, que nous ne pouvions instituer ici, entre les figurines trouvées en Syrie

et celles qui ont été recueillies en Sardaigne; peut-être, malgré le nombre assez restreint des monuments et les lacunes que présentent les séries, pourrait-on dès maintenant constater que, dans ces colonies occidentales, certains types, en rapport avec les cultes locaux, ont été plus souvent reproduits que d'autres; ainsi la divinité qui tient le disque paraît avoir été plus populaire dans le monde de la Phénicie coloniale que dans les ports de l'Orient.

Ce qui tranchera la question d'origine pour ces figurines provinciales, ce sera la comparaison des terres. Les comparaisons que nous avons pu faire à l'aide de deux fragments de statuettes en terre cuite qui nous ont été envoyés de Sardaigne, grâce à l'obligeance de MM. Vivanet et Crespi, nous confirment dans l'idée que de beaucoup



325. — Figurine sarde.

Terre cuite.

Hauteur, 0<sup>m</sup>,21.

Musée de Cagliari.

Dessin de Wallet.

le plus grand nombre de ces figurines ont été modelées en Sardaigne même, avec l'argile du pays<sup>1</sup>. Les savants sardes ont trouvé dans le pays des moules de statuettes; ils croient aussi reconnaître dans le voisinage des nécropoles les bancs d'argile d'où auraient été tirées les figurines que leur livrent ces cimetières<sup>2</sup>.

Les nécropoles de Carthage même et du reste de l'Afrique phénicienne, depuis longtemps violées ou non encore découvertes, n'ont livré jusqu'à présent à la curiosité de l'archéologue que bien peu de figurines; sauf une seule, qui n'est qu'un fragment, toutes les statuettes provenant de Carthage que possède le Louvre portent la marque très sensible de l'influence du style grec<sup>3</sup>. Dès le cinquième siècle, l'art des Hellènes, dans sa nouveauté, dans tout l'éclat de ses créations incessantes, régnait sur toute la Méditerranée et prenait de plus en plus, dans le monde antique, le caractère d'un art international; vers ce temps ou, au plus tard, dans le courant du quatrième siècle, Carthage, grande ville de commerce, en rapports continuels avec les Grecs de la Sicile et de l'Italie, avec les Étrusques, avec les populations demi-hellénisées de la Campanie et du Latium, dut abandonner au moins en partie les formes pauvres et démodées de l'industrie phénicienne et se laisser gagner aux séductions de ce goût supérieur qu'elle voyait régner partout autour d'elle. Il y a des époques où l'art n'a plus de patrie; il se propage avec les besoins de la vie élégante et franchit facilement les limites tracées par les religions et par les races<sup>4</sup>.

1. Ces deux fragments ont été soumis à l'examen de M. Heuzey, qui nous a remis à ce sujet la note suivante : « La terre des deux fragments de terre cuite qui m'ont été confiés n'est pas la même que celle des figurines du Louvre qui ont été trouvées en Phénicie.

« Le premier fragment est fait d'une terre tendre et peu consistante, qui se raye à l'ongle; elle est d'un gris jaunâtre; elle a été pétrie à l'état brut et reste toute mêlée de paillettes vitreuses et de gravier. Elle contient des éléments minéraux que l'on pourrait étudier avec profit au microscope.

« Le second est d'une terre rouge brique, déjà moins grossière et plus épurée, de dureté moyenne, qui contient encore des paillettes vitreuses; mais l'aspect de la cassure offre un grain inégal qui ne se retrouve pas dans les pièces fabriquées en Phénicie.

« Tout porte à croire qu'on a là les produits d'une fabrication tout à fait locale. »

M. Murray, qui a sous les yeux, au Musée Britannique, une suite assez riche de figurines provenant de Tharros, y remarque aussi deux variétés principales d'argile, l'une d'un brun pâle, l'autre d'un rouge brique : « Nos terres cuites de Sardaigne, m'écrit-il, me paraissent avoir, dans l'argile et dans la fabrique, un caractère local, comme si elles avaient été faites en Sardaigne d'après des moules apportés de Phénicie. »

2. SPANO, *Bull. arch. sardo*, t. IV, p. 129-131. Lettre de M. Vivanet, du 19 février 1884.

3. HEUZEY, *Catalogue*, n° 240 à 245.

4. *Id.*, *Ibid.*, p. 100.

Les Carthaginois, quand ils commencèrent à battre monnaie, firent donc graver par des artistes grecs les coins de leurs pièces (fig. 11, 12, 253). De toutes les villes qu'ils prirent au cours de leurs longues guerres de Sicile, leurs généraux rapportèrent des statues grecques qui vinrent orner les places publiques et les temples de Carthage. Scipion Émilien, après sa victoire, invita les cités siciennes qui avaient été jadis ainsi dépouillées à venir reconnaître les œuvres d'art qui leur avaient appartenu<sup>1</sup>. Quand chacune d'elles eut ainsi repris son bien, il restait encore assez de statues pour que le vainqueur en ait beaucoup emporté à Rome ; le peuple les vit défiler sous ses yeux dans la pompe du triomphe africain<sup>2</sup>.

Parmi ces ouvrages grecs qui de Carthage furent ainsi transportés à Rome, il en était dont les anciens maîtres ne s'étaient pas retrouvés ou n'avaient pas fait valoir leurs titres en temps utile ; d'autres avaient été commandés par les Carthaginois eux-mêmes à des artistes grecs. Ainsi Diodore de Sicile raconte que, lorsque les Carthaginois, en 396, pendant leur guerre avec Denys l'ainé, mirent le siège devant Syracuse, ils pénétrèrent, sous la conduite de Himilcon, dans le faubourg d'Achradine et profanèrent les temples de Déméter et de Perséphoné. L'armée des Carthaginois ayant été ensuite frappée de la peste et affligée d'autres désastres, le sénat de Carthage vit là un châtimement de l'impiété dont Himilcon s'était rendu coupable et voulut se concilier le pardon et la bienveillance des déesses offensées. On leur éleva donc des statues à Carthage aux frais du public ; on institua en leur honneur des sacrifices solennels suivant les rites grecs, et on leur consacra des prêtres choisis parmi les plus notables des Grecs établis à Carthage<sup>3</sup>. Ces statues de divinités grecques, dont le culte est confié à des prêtres grecs, ne peuvent avoir été que des images toutes grecques de style et d'attributs. A ce propos, il importe de signaler un monument curieux qui, rapporté de Carthage par un consul italien, appartient aujourd'hui au Musée de Turin ; c'est un curieux exemple de ces ouvrages qu'un Carthaginois commandait à un artiste grec (fig. 326). Dans un édicule formé de deux colonnes doriques qui soutiennent un fronton triangulaire, une déesse est debout ; c'est une de celles dont

1. APPIEN, VIII, 123.

2. *Id.*, VIII, 130.

3. DIODORE, XIV, 63 et 77. On a voulu douter de ce fait (DAVIS, *Carthage and its remains*, p. 194) ; mais il n'y a aucune raison sérieuse de révoquer en doute le témoignage de l'historien.